

Grand séminaire de l'ALI 2020-2021 : Espaces du transfert

Mardi 23 mars 2021

Conférence de **Marisa Fiumanò**

La fonction de la parole pendant le confinement

Je veux parler de cette dernière année (2020-2021), empoisonnée par le Covid, qui a posé aux analystes beaucoup de problèmes, des véritables problèmes de travail. C'est à dire que le Covid nous a obligé à modifier soit le rythme des séances, soit le setting analytique, soit, ce qui est le plus important, la façon même de nous servir de notre fondamental outil de travail, la parole.

Avoir vécu la pandémie a montré clairement la fragilité de la dimension symbolique de notre monde et, par conséquent, la tenue symbolique des cures. Impossible, à mon avis, de ne pas se poser la question et de réfléchir sur l'impact que la pandémie a produit.

Évidemment ce n'est pas le Covid qui a rendu notre monde moins réglé, moins solide. On a beaucoup discuté de notre monde fragilisé dans les dernières décennies, et ce débat a produit en Italie des positions différentes, d'un côté les tenants du "déclin" du Nom-du-Père et de la « pulvérisation » du symbolique -qui théorisent une véritable mutation liée à l'avancement du discours de la science- et d'autres qui considèrent ce « déclin » selon une éternelle tendance historique qui date depuis toujours et de laquelle Freud avait déjà parlé dans *Totem et Tabou*.

Un certain nombre de livres à propos de cette question est sorti et, dans la collection « Nodi » de l'ALI Milan, publié par l'éditeur Mimesis, on est en train de publier un recueil de conférences de Jean-Pierre Lebrun, entièrement réécrites par lui-même et inédites même en France, qui s'intitule *Lire l'actuel avec Freud e Lacan (Leggere il presente con Freud e Lacan)* qui tourne autour de la question du symbolique aujourd'hui.

Quelqu'un a remarqué que le débat entre « déclinistes » et « antidéclinistes » est un

faux débat, vu que le processus de symbolisation se fait par le langage – l’immersion dans le langage étant le propre des êtres humains – et que l’on peut donc compter sur une réorganisation spontanée du symbolique. Selon cette thèse le symbolique se remet donc en place naturellement parce que nous sommes des êtres de langage, des « parlêtres », comme nous a rebaptisé Lacan.

Ce court rappel sert à souligner le moment déjà difficile que traversait notre discipline au moment où la pandémie a explosé. Moment difficile sûrement, pas à cause de la faiblesse de la psychanalyse (après la débandade qui a suivi la mort de Lacan, plusieurs se sont engagés à apporter sa propre pierre à l’œuvre commune) mais à cause de la véritable mutation culturelle qu’on traverse, produite surtout par la techno-science, ses découvertes, sa puissance toujours croissante. On avait avancé la thèse, pendant un congrès à Milan (*La psychanalyse devant le fait religieux*, 24-25 Maj 2008), que la science, avec ses applications techno-scientifiques était en train de se substituer à la religion, qu’elle était une nouvelle religion.

Le Covid a porté une petite atteinte à cette croyance, à la conviction que la science était en mesure de nous rassurer, qu’elle avait le pouvoir de résoudre toute difficulté, toute insuffisance de la condition humaine. On a dû constater que la science n’était pas toute puissante, qu’elle ne pouvait pas nous défendre du virus, ne pouvait pas nous sauver. Les moyens de sauvetage restaient les mêmes que ceux du Moyen Age : ne pas sortir de chez soi, s’éloigner du prochain, protéger la bouche et le nez avec un masque. Même maintenant, alors qu’on dispose de plusieurs types de vaccins, on ne connaît pas encore leur niveau d’efficacité ni si les vaccins existants sont valides contre les variantes du virus.

1

Voilà donc la contingence dans laquelle, même maintenant, nous sommes encore obligés de travailler. Dans ce cadre nous allons donc aborder une question qui a à faire de plus près à notre pratique et aux difficultés expérimentées pendant cette année.

On pourrait la poser ainsi : est-ce-que nous avons travaillé correctement en tant qu’analystes alors que nous étions obligés, à moins de ne pas interrompre les séances « en présence » , comme quelqu’un l’a fait, à avoir recours au téléphone ou bien à

Internet pour continuer notre travail ?

La question qui se pose tout de suite après cette interrogation est si le transfert est intéressé par ce changement et si notre outil de travail privilégié, le plus important dont nous disposons, y est lui aussi intéressé. Je veux dire la parole, soit la nôtre soit celle de nos analysants.

En italien nous avons un seul mot pour dire « parole », c'est : « parola ». Nous traduisons « mot » et « parole » par le même terme, « parola ». Ce qui veut dire que « parola » en italien est un mot très ambiguë, évocateur, plein de signification.

Pour donner un exemple de son usage dans la Bible : « Dis une seule parole et je serai sauvé » est la phrase de départ de l'article écrit par Alessandro Bertoloni pour *La clinique lacanienne* 32, au sujet de « *La parole* ». Son article s'intitule: « *Seulement une parole* ». Dans ce cas « parola » n'est pas le « mot », il s'agit d'une « parole » qui sauve et qui peut être n'importe quel mot, parce que cette « parole » provient du Dieu.

Je reviens à mes questions. On a vécu un confinement qui a mis à l'épreuve notre fondamental outil de travail, la parole en tant qu'inscrite dans le symbolique. Presque tout le monde a fait recours au « travail à distance ».

A ce propos je pose une question : la parole qui circule à l'intérieur du transfert peut-elle encore s'inscrire dans un cadre symbolique ? Celui qui nous parle est-il encore capable de se l'approprier et d'en faire usage ? Quelle est l'efficacité de la parole au temps de la communication digitale? Qu'est-ce que « communiquer » veut dire, vue que la communication se fait elle aussi par des mots ? Dans la « communication » la parole conserve-t-elle son pouvoir humanisant? Circule-t-elle encore entre les êtres humains selon la logique du don ?

La qualité de la parole et son impact sur le sujet est une question centrale et elle nous intéresse et nous concerne énormément.

Même avant la Covid, il m'était arrivé qu'on me demande de faire les séances par les plateformes digitales disponibles dans le réseau, comme s'il s'agissait d'une nouvelle technique de travail à laquelle on pouvait faire recours. En effet, plusieurs, surtout des psychologues et psychothérapeutes, l'ont adopté, et peut-être déjà avant la pandémie.

Les «Plateformes» (Zoom, Skype etc.) sont des métaphores qui évoquent des îles

artificielles connectées à la terre ferme mais perdues dans la mer (on y fait allusion, sans jamais les voir, dans *Breaking the waves*, le film de Lars Von Trier).

Des plateformes angoissantes pour hommes et femmes qui restent seuls, malgré la « communication », donc déshumanisantes. Il faut donc se poser la question : quand on a recours aux plateformes digitales la parole garde-t-elle son poids, même si elle n'est pas prononcée en présence ? La chaîne signifiante peut-elle quand même se mettre en place ? Une fois prononcé par le patient, le signifiant peut-il lui être rendu, selon le temps du transfert plus propice ? Peut-il se l'approprier et relancer son discours ?

L'opération de restitution d'un don, du don de la parole que le patient nous consigne, est possible grâce au transfert, grâce au crédit que nos patients nous accordent.

Le travail de l'analyse ne peut se faire que grâce à la confiance que celui qui parle fait à son analyste. C'est la mise en place du transfert qui permet de surmonter les résistances.

Pas d'analyse sans transfert, c'est bien évident.

2

Le transfert comporte l'adresse, le fait de parler et de demander à quelqu'un. Il ne s'agit pas de communication, on ne communique pas quelque chose à quelqu'un. Dans le transfert on s'adresse à quelqu'un. S'agit-il de la même adresse si on parle à quelqu'un par le réseau, si le canal est télématique, à la place de le faire dans le cabinet de l'analyste ?

On a pu expérimenter – mais il y a des collègues en Italie qui ne sont pas d'accord sur ce point – combien l'efficacité de la parole au temps du confinement a changé alors que, surpris par cette émergence, la plupart d'entre nous a fait recours à ce type de « connexion ».

Les « plateformes digitales » simulent la présence et l'échange de paroles, bien sûr. Toutefois les avoir adoptées ne pose pas seulement une question technique, il ne s'agit pas seulement d'une « modernisation » du setting analytique, de s'approprier des nouvelles technologies maintenant disponibles, mais d'une mutation radicale du cadre

symbolique de la cure et de la fonction de la parole qui y circule.

Travailler « à distance », « lavorare a distanza », en Italien, « smart working » en Anglais, comporte des avantages pratiques, bien sûr, inutile de le rappeler, même pour l'analyste. Mais il s'agit d'avantages qui n'ont pas à faire avec la conduite correcte de la cure, donc avec l'éthique de la psychanalyse, c'est-à-dire avec une façon de traiter la parole, soit la nôtre soit celle de notre analysant. On ne peut pas faire usage du « bien dire » si on travaille par écran-vidéo, si on est emporté par l'image, la sienne et celle de l'autre.

Dans le dernier livre de Jean-Paul Hiltenbrand j'ai trouvé un rappel sur la fonction de la parole :

« ...toute parole est d'abord fondamentalement une Demande, celle de l'objet perdu ».
I C'est le fond de l'enseignement de Lacan que le parlêtre ne fait que demander dès qu'il parle. Ici Hiltenbrand rappelle et souligne le lien entre demande et parole.

Si je parle de « fonction » de la parole c'est bien parce que on ne peut pas fournir un concept de la parole, elle n'est pas définissable. Une fonction, donc, de la parole, ou bien sa fonction essentielle, est celle de véhiculer une demande. Parler équivaut à demander, on n'a rien fait d'autre dans la vie, dit Lacan. Et en plus on le fait même avant la naissance :

*... deux mois avant la naissance le petit de l'homme est déjà un être de parole ...Il y a de l'Autre. Il entend la voix de sa mère ... situation qui recèle déjà les premières fonctions de la parole »*². C'est encore une citation de Jean Paul Hiltenbrand qu'on peut trouver dans « La condition du parlêtre », son dernière livre.

C'est la mère qui, grâce à sa position imaginaire de toute puissance par rapport à l'enfant, l'introduit au symbolique, au langage. En même temps la mère est le médium pour le symbolique. Elle est le médium aussi pour permettre à son enfant de chercher son propre désir. Une bonne mère devrait savoir laisser aller son enfant, l'introduire à la vie et après se retirer. Et pourtant, même si ça arrive, même si la mère est une bonne mère, si elle est « compétente », comme le disait Bergès, ça ne suffit pas. La

persistance de la mère imaginaire ne dépend pas de l'imaginaire de la mère réelle. Il faut renoncer donc à son propre cher roman familial.

L'analyste pousse discrètement dans la direction qui vise le réel de son propre trou mais il s'agit d'un trou contourné par le symbolique, par un discours qui avance. Il doit permettre aux patients de s'approprier leurs signifiants pour suivre la trace de leur propre désir, il doit opérer à partir d'une position et d'un transfert, symbolique. Cette fonction symbolique ne peut pas être séparée de son outil, de la parole dans sa fonction symbolique.

Une métaphore suggérée par Hiltenbrand me semble bien pertinente.

1 J.-P. Hiltenbrand, *La condition du parlêtre*, Érès 2019, p. 38. 2 *Ivi*, p. 46.

3

L'analyste, dit Hiltenbrand, doit creuser le langage, enlever ce qui est superflu. Comme le disait Michel-Ange³ dans une lettre écrite à Benedetto Varchi, un « intellectuel » de l'époque très proche de Cosimo dei Medici: la statue prend sa forme « per forza di levare », pas en y ajoutant. De la même manière si on enlève du langage, comme si c'était du marbre qui recouvre la statue, on découvre la parole. Le langage dissimule la parole.

Alors que le langage est un fait social, la parole est individuelle, concerne la singularité d'un sujet. Je dirais que c'est ça le propre de l'analyse : enlever du langage pour laisser venir au jour la singularité de la parole. La statue de Michel Ange est en marbre et marbre est aussi ce qui a été enlevé ; de la même manière la parole est du même matériel du langage mais, une fois devenue statue, révèle sa nature : ambiguë, signifiante.

Je dirais donc qu'il faut enlever du langage pour faire venir au jour la singularité des signifiants qui font le lot d'un sujet. Une psychanalyse est une statue d'un grand ou d'un petit Michel-Ange ; comme le dit Lacan, si mon souvenir est bon, une

psychanalyse c'est ce qu'on attend d'un analyste. Je dirais : on devrait attendre une œuvre d'art, ou au moins un objet artisanal bien fait.

Il y a de l'Autre dans la parole, c'est-à-dire que le symbolique émerge dans la parole dès que l'enfant est dans le ventre de la mère et c'est seulement dans un deuxième temps que la parole s'articule dans les échanges entre l'enfant et la mère. Le Nom du Père, c'est-à-dire le Symbolique, institue la perte de l'objet mythique.

Cela arrive-t-il toujours aujourd'hui ?⁴

Dans quel cadre symbolique pouvons-nous inscrire nos cures ? A quel transfert pouvons-nous introduire nos patients ?

Je vous propose une petite vignette pour me faire entendre :

Une jeune femme me téléphone pour me demander, à la place de sa sœur qui voudrait faire une analyse, si j'ai ouvert un deuxième cabinet près de sa ville. Je réponds que non, que le Covid avait interrompu ce qui était effectivement mon projet. Elle le savait déjà parce que les nouvelles se diffusent très tôt dans les petites villes. Pourquoi donc me posait-elle la question ? Elle m'informe être en analyse avec une collègue qu'elle appelle par son prénom. Ce qui veut dire que soit moi soit son analyste sommes, les deux, dans une position symétrique par rapport à elle. Aucune dissymétrie, pas de différence de places, et cela d'autant plus que son analyse se déroule par Skype, ce qui l'autorise à une certaine réciprocité.

Une conception symétrique des places entre analyste et analysant peut-elle fonctionner comme résistance à l'analyse, un vouloir rester dans l'imaginaire d'un rapport entre semblables ? Le Covid nous a souvent rendu impuissants à pousser nos patients à renoncer à la symétrie, à la réciprocité. Malheureusement dans une relation pareille il

n'y a pas de passage au symbolique, la médiation de l'analyste devient difficile, presque impossible.

Un transfert digitalisé est-il possible? C'est bien la question posée par Christiane Lacôte dans son séminaire d'ouverture; je l'ai beaucoup aimé. Elle ne donne pas une réponse à sa question mais elle y répond quand même tout au long de son séminaire. Elle propose d'appeler la dimension dans laquelle on travaille par écran : « imaginaire en réseaux » parce qu'il ne faut pas confondre imaginaire et virtuel. En Internet on rencontre le virtuel, qui est codé alors que l'imaginaire n'est pas codé, elle souligne.

Si on fait les séances « à distance », a-t-on à faire à l'imaginaire ou bien au virtuel? Si par l'écran on voit son propre visage au même temps que celui de l'autre, peut-on parler quand même par associations « libres »?

3 Lettre de Michel-Ange a Benedetto Varchi.

4 Je me réfère au débat autour du soi-disant "déclin" du Nom du Père.

4

Freud avait déjà exclu le regard du patient du setting analytique, Lacan a commenté l'exclusion. S'agit-il, dans ce cas, d'un écran/regard, d'un tiers énigmatique, réel ?

Moi aussi, pendant quelques semaines à l'automne 2020, au moment du confinement strict, j'ai eu mes patients au téléphone. Un d'entre eux avait observé que « il s'agissait d'une belle expérience », qu'il avait l'impression de pouvoir parler au téléphone avec une liberté majeure, comme s'il se parlait à lui même. C'est à dire sans l'Autre, sans que l'analyste puisse lui renvoyer sa parole, sans échange, ni circularité. Il voulait bien rester dans un lieu où la parole puisse perdre son poids et où les signifiants puissent s'envoler.

Ça ne veut pas dire qu'il disait des bêtises pendant nos coups de téléphone mais que parler le faisait jouir et qu'il ne voulait rien savoir de plus.

Christiane Lacôte dans son séminaire a rappelé la phrase de Lacan dans Encore : « *L'inconscient ce n'est pas que l'être pense... c'est que l'être, en parlant, jouisse. Et*

j'ajoute : ne veuille

rien en savoir de plus. J'ajoute que cela veut dire : ne rien savoir du tout »

Lacôte remarque que le *Wiessentriebe* freudien doit servir pour analyser ce désir de savoir qui est pourtant pris dans la jouissance.

Si on accepte de parler sans adresse, comme d'une certaine manière disait mon patient, sans s'adresser à quelqu'un, sans lui consigner notre imaginaire en lui demandant de le mettre à distance, de nous montrer le passage pour sortir du symptôme, dans ce cas-là l'analyste soutient ce désir de ne pas savoir pris par la jouissance. Souscrire à ce désir serait une trahison de notre éthique et de notre tâche analytique.

Quel rapport y a-t-il entre un désir inconscient de ne pas savoir lié à la jouissance et l'analyse de ce désir de ne pas savoir ? Comment peut-on passer de l'un à l'autre malgré ce désir de *ne rien savoir du tout* ?

La réponse, à mon avis, encore une fois, est à chercher dans le transfert grâce auquel il peut y avoir une adresse. La parole est adressée à l'analyste, et il s'agit d'une parole qui n'est pas à la cantonade ; c'est bien grâce au transfert qu'on peut renoncer à la jouissance pour passer au désir.

Il faut, dit Lacôte, la « médiation subjective de la parole d'un autre ».

Cette médiation de la part de l'analyste est essentielle.

« Un transfert digitalisé est-il possible ? » c'était la question posé par Christiane Lacôte qui lie très étroitement le transfert à l'éthique et d'une certaine manière soutient que c'est l'éthique de la psychanalyse qui permet l'installation du transfert, que pour Freud et pour Lacan l'inconscient est éthique.

C'est quoi l'éthique, l'acte éthique qui permet l'inscription du transfert ?

C'est l'acte avec lequel l'analyste « *engage sa mise, c'est à dire son propre rapport à la parole* ». Au moment où l'analysant fait surgir un signifiant qui nous dit que c'est là qu'il faut « y aller », là est l'acte analytique de l'analyste. Et c'est dans ce sens qu'il faut entendre l'enseignement de Lacan quand il nous dit que *la loi est la loi du langage*.

Un langage troué, qui fait surgir le non-sens et que l'analyste doit savoir renvoyer. Son travail, son ethos, son éthique, consiste dans le bon usage de la parole.

On revient donc à la question initiale : peut-on faire un bon usage de la parole si on travaille dans le virtuel ? J'ai déjà souligné la réponse à la question donnée par Christiane Lacôte : le virtuel est codé alors que l'imaginaire est très riche et, par la médiation de l'analyste, il peut faire accéder à la fonction symbolique.

Le virtuel ne permettrait pas, par contre, le passage, l'accès au symbolique ?

Dans quel cadre travaillons-nous ?

On ne peut pas s'empêcher de constater que notre actuel se caractérise par l'égalitarisme et l'absence

d'hétéronomie (qui autrefois était garanti par le religieux). Même le rapport entre maître et élève et entre homme et femme n'est plus dissymétrique, comme il faudrait dans un cadre symbolique qui

-

5

puisse tenir. Par conséquent on a affaire à une clinique qui d'un côté est fondée sur des principes de fonds de la doctrine, et qui de l'autre doit tenir compte des mutations qui se sont produites dans le discours social : fragilité de l'hétéronomie, égalitarisme, narcissisme, individualisme et surtout un discours scientifique qui domine. Jean Pierre Lebrun, en empruntant le mot à René Thom, a rappelé que nous traversons une mutation qui arrive après plusieurs changements déjà vérifiés auparavant.

L'expérience du confinement nous a obligés, en quelque sorte, à avoir recours aux technologies disponibles pour continuer à avoir des échanges. Le Covid sans Internet, sans le portable nous aurait reporté en plein Moyen Age.

A cause de ça les psychanalystes aussi sont devenus des travailleurs comme les autres, en ayant recours au « smart working », au travail à distance. C'était inédit dans la jeune histoire de la psychanalyse jusqu'à maintenant illustrée par la chambre d'analyse de Freud et par son petit lit recouvert par des tapis en couleurs sombres, comme on voit dans l'affiche du Séminaire.

On se pose donc la question : est-ce-que travailler devant un écran est une ressource?

Je ne crois pas: l'usage des plateformes digitales entraîne un rapport symétrique avec

l'interlocuteur et introduit une variation du setting (analytique) qui n'est pas seulement technique.

Bien sûr que Freud a démontré qu'on peut être analyste dans les conditions les plus variées : il avait recueilli, par exemple, les confidences d'une fille rencontrée par hasard pendant une excursion en montagne, Katarina⁵. Cette fille savait - pour l'avoir lu sur le livre des hôtes - que Freud était un médecin. Ce transfert préliminaire sur le savoir médical lui avait permis de raconter des histoires d'inceste (que Freud va après considérer imaginaires) avec son oncle/père. Freud et Katarina s'étaient rencontrés une seule fois, jamais plus après. Toutefois son cas et son nom, Katarina, font partie des premiers ouvrages de Freud, *Etudes sur l'hystérie*, qui ont été si importants pour la naissance de la psychanalyse.

Nous aussi, en tant qu'élèves de Freud, avons affaire à des difficultés et à des variations de tout genre : on peut être analyste même si la contingence nous oblige à n'importe quel setting.

Christiane Lacôte nous a rappelé qu'il appartient à l'éthique de la psychanalyse de ne pas craindre la contingence.

Tout à fait d'accord, mais à une condition : qu'il y ait une demande, que les positions réciproques de l'analysant et de l'analyste soient justes, que les places soient dissymétriques et le cadre symbolique. Ce sont les conditions préalables à un transfert, pas n'importe lequel, mais à un transfert qui puisse soutenir une analyse.

La contingence produite par le Covid 19, a remis en jeu radicalement la fonction de la parole.

Toute forme de communication digitale rend la dissymétrie inopérante. La parole est empêchée. Et

le transfert dans son cadre symbolique, aussi.

C'est à l'analyste, avec son acte éthique, d'installer la dimension symbolique du

transfert, la dissymétrie des places désormais ignorée dans les échanges sociaux courants : tout le monde dit « tu » en appelant l'autre.

Il faut tenir compte de ce saut du social au cabinet de l'analyste. C'est un saut qui rend les entretiens préliminaires très nombreux et d'une durée imprévisible. Il s'agit d'une difficulté qui précède le Covid. La psychanalyse n'a jamais partagé le discours courant et le Covid a renforcé cette évidence.

Dans cet singulier rituel d'échange qu'est une analyse il arrive que les choses les plus importantes soient prononcées sur le pas de porte, au moment de congédier le

patient.

5 Sigmund Freud, *Études sur l'Hystérie*.

6

Il s'agit du moment de la séance dans lequel l'analyste peut rendre ce que l'analysant lui a donné en termes de souffrance, angoisse, mots-signifiants. Il ne s'agit pas du seul moment dans lequel l'analyste peut « rendre » (je pense au circuit du « don » décrit par Mauss). Il peut aussi le faire quand son analysant est sur le divan, bien sûr, mais ce qu'il dit en congédiant son patient, ce qu'il lui « rend » est en général un trait central de son discours, qui est de l'ordre du symbolique. En tant que tel, donc, il s'agit d'un moment privilégié.

Rien de tout cela ne peut se faire dans la communication à distance vue qu'elle se déroule, il me semble, hors symbolique et il n'y a pas de place pour la parole de l'analyste.

Dans la communication digitale pas de Tiers symbolique, pas d'Autre, pas d'adresse du discours. Dans mon expérience, ce discours sans adresse, même s'il est construit par des associations libres, n'a produit que des résistances. On peut bien parler par libres associations mais, si on est hors cadre symbolique, elles n'ont pas de poids.

Ce qui, pendant le confinement a permis aux cures de tenir, c'était un transfert déjà

installé avec l'amour qui en découle. Un transfert déjà installé c'était la seule dimension symbolique qui assurait aux cures une certaine continuité.

Une analyse engage le sujet, l'oblige à rentrer dans la loi de l'échange de parole, ce n'est pas du bavardage comme on entend dire quelque fois par quelqu'un qui pose ainsi sa demande : *je voudrais bavarder un peu avec vous*. Il s'agit, dans ce cas, de quelqu'un qui ne voudrait pas s'engager mais qui pose quand même une demande et choisit une adresse. C'est déjà un petit début de cure, quand même.

Les « plateformes », autorisés dans la cure, induisent au bavardage, au même discours qu'on écoute dans le media, ou discours commun.

Ce qui ne veut pas dire que, si quelqu'un demande « du bavardage », on doit refuser de l'écouter: sa demande peut être cachée, elle peut ressortir du bloc de marbre comme les statues de Michel-Ange. C'est au savoir-faire de l'analyste, qu'en grand partie, est confiée l'affaire.

Franco Lolli, par exemple,⁶ appelle « nuovi domandanti » ceux qui font une demande d'aide hors du cadre symbolique habituel. Comment l'accueillir ? Le débat est ouvert.

Jean- Pierre Lebrun propose sa réponse dans « Un immonde sans limite »⁷.

La parole exige donc l'hétéronomie, la fonction du Tiers symbolique incarné par l'analyste et des positions qui ne soient pas symétriques.

Enfin le corps, le réel du corps, est lui aussi exclu par la communication digitale. Si le corps s'absente, caché derrière l'écran, on ne peut pas lui donner la parole.

On n'aurait pas pu donner au geste de Dora d'ouvrir et fermer son petit porte-monnaie, par exemple, la valeur symbolique que lui donne Freud. L'hystérie enseigne qu'il faut que quelqu'un traduise, un geste répétitif dans ce cas, pour passer du symptôme à la parole subjectivée. Il faut de l'analyste à la bonne place.

Pour faire une analyse, c'est la thèse que je propose, il faut se déplacer, y aller avec son corps, s'installer dans le transfert. J'espère d'en avoir donné quelque raison.

6 Franco Lolli, *Inattualità della psicoanalisi*, Mimesis 2020. 7 Jean-Pierre Lebrun, *Un immonde sans limite*, Érès 2020.

7

Discussion après l'intervention de Marisa Fiumano, le 23 mars 2021

Jean Paul Beaumont : Merci Marisa, c'était très intéressant, tout ce que vous avez dit sur la parole, sur la symétrie qui se produit dans ces espèces de téléconsultations auxquelles nous avons été obligés. J'ai trouvé très intéressant à la fin l'ouverture que vous avez faite sur le corps, sur l'importance de la présence du corps dans la séance. Charles Melman disait il n'y a pas très longtemps, que le corps était une espèce de gage de la parole, qu'il était nécessaire qu'il y ait un corps dans l'analyse.

Mais je vais passer tout de suite la parole à Martine, que je ne vois pas, mais qui est là bien sûr. Martine Lerude, puisque c'est notre discutante ce soir.

Martine Lerude : Merci Marisa, pour ton parcours et pour ta thèse. Je crois quand même que tu as pris parti, tu as mis en place au départ la thèse de ceux qui sont les tenants d'une modification du symbolique par opposition à ceux qui disent : « Mais non, il n'y a pas de changement dans le symbolique puisque le symbolique est inscrit dans le langage ». Toi tu as fait tout un trajet visant, je dirais, à défendre la thèse selon laquelle le symbolique se trouve radicalement modifié ; et que si l'on en était pas convaincu, il fallait voir de près tout ce qui se passe dans le social, ce que tu nous as décrit avec précision en insistant sur la perte de l'hétéronomie, en reprenant certaines formulations de Jean Pierre Lebrun, tel le passage à l'horizontalité généralisée avec la perte de la référence verticale, tout cela serait mis au grand jour par la situation que le covid nous impose.

Alors, à la fois je trouve que ton parcours est d'une radicalité et d'une grande rigueur, et, en même temps tu nous dis qu'au cas par cas la situation est toujours différente. Cette opposition que tu as mise en place d'entrée de jeu nous oblige-t-elle à prendre un parti plutôt qu'un autre ? Malgré cette tendance à la symétrie des places, les places restent malgré tout différentes car elles le sont d'une façon structurale. Je ne crois pas que l'on puisse dire que la dissymétrie des places disparaît, comme tu y as beaucoup

insisté, parce qu'il y a l'image, ou parce que la parole passe par un outil technique, on ne peut pas en conclure que la dissymétrie disparaisse, parce que la dissymétrie est fondée sur la demande de l'un à l'autre. Il y en a un qui parle d'abord et un autre qui parle après, il y a deux places, S1 et S2, c'est-à-dire que cette dissymétrie est structurale et on est amené à devoir tenir une place d'analyste quelles que soient les circonstances ou le cadre. On y arrive ou on n'y arrive pas, mais il y a quelque chose là qui fait que la dissymétrie des places n'est pas annulée ; on ne peut pas dire, je crois, qu'elle est annulée parce que la visibilité en serait annulée. Ça serait la première remarque.

Et puis je voudrais remarquer aussi qu'entre les séances *in presentia* et celles faites via les visioconférences ou au téléphone, il y a, je crois, un monde d'écart. Je trouve que les séances téléphoniques nous apprennent beaucoup de choses sur - c'est ce que Jean Paul rappelait - le gage que donne le corps à la parole, parce qu'au fond, pour qu'il y ait parole il faut qu'il y ait un corps qui soit habité par la parole, pour qu'elle soit vivante. Donc le fait qu'on n'ait plus le gage du corps au téléphone, c'est à ce moment-là quelque chose de tout à fait particulier qui se passe, c'est la place importante que prend alors la voix. Et la voix, qui n'est pas la sonorisation des mots, la sonorisation des signifiants, la voix qui est au-delà des signifiants, la voix nous met, avec le patient, qu'on le veuille ou non, dans un rapport d'intimité qui peut être d'une grande difficulté. J'évoque ce point bien que ça soit à côté de ton propos, que ça ne vienne pas le commenter mais il y a dans cette expérience des séances téléphoniques, une cristallisation des effets transférentiels sur la voix qui échappe à ce qu'il en est de la chaîne signifiante elle-même, et ça, c'est assez déroutant et en même temps passionnant. Pour pouvoir mettre des limites à cet intime que la voix met en place, pour y mettre des

1

limites on va avoir, ou bien du bla-bla, ou bien trop de signification. C'est-à-dire que les séances téléphoniques nous mettent dans un embarras majeur, parce que la chaîne signifiante n'est pas là en tant que chaîne signifiante, on est plus du côté du sens, de la signification pour s'entendre. De même le silence ne peut pas avoir sa fonction de silence puisqu'il est aussitôt noté comme absence par exemple, et le bla-bla vient en

quelque sorte, le bavardage que ça peut susciter, faire limite à l'intime de cet objet voix qui occupe la séance. Il y a là quelque chose, je trouve, de tout à fait particulier et de tout à fait enseignant, car, si on n'avait pas l'idée de ce que ça pouvait être, la voix en tant qu'objet de la pulsion invocante, objet du désir de l'Autre, à ce moment-là, je trouve que c'est en quelque sorte particulièrement dévoilé dans les séances téléphoniques.

Quant à l'image, quand il y a l'image, elle vient aussi mettre une limite à cet intime d'une certaine façon, paradoxalement c'est une image sans regard, que très vite l'on ne regarde plus sauf peut être la sienne propre...

Après ce petit détour sur la question de la voix, je trouve que dans ton travail tu montres bien comment, en suivant le fil de la parole, de la question : « qu'est ce que la fonction de la parole? » c'est le fil de l'éthique de l'analyse que tu nous proposes, de l'éthique du bien dire : comment tenir l'éthique du bien dire quand on n'a à faire qu'à un médium technique, que ce soit le téléphone ou que ce soit internet ? Comment tenir l'éthique du bien dire ? Et cette éthique du bien dire, bien entendu, elle est mise en danger tout le temps, elle est sur le bord de ne pas pouvoir se tenir, parce que ce n'est plus la chaîne signifiante qui se déroule car il y a ce forçage du côté de la signification, ou ce forçage du côté de l'intime, et bien malgré nous. C'est pour ça que je crois que cette question est fondamentale : comment obtenir l'éthique du bien dire si on n'a plus les moyens qu'on a normalement dans une séance, par exemple le silence quand une interprétation vient mettre en place la dimension de l'énigme? Une énigme au téléphone ça ne passe pas ou ça passe mal, un mot d'esprit au téléphone, on va demander une explication, c'est-à-dire qu'on a là tous les éléments de la technique de la psychanalyse qui viennent dans la parole du patient, qui sont impossibles parce qu'ils sont toujours poussés du côté de ce qui produit le plus de sens.

Voilà les remarques que me suggèrent ton intervention. Mais je trouve que tu mets très bien en valeur le fait qu'il faut être curieux de cette expérience qui nous arrive. Aujourd'hui la situation COVID ne relève plus tellement de la contingence, on est dans une contingence qui dure (ce qui est antinomique), dans une situation qui s'installe. C'est encore autre chose de nouveau : Si l'on peut faire face à la contingence d'un événement inédit par contre, dans l'installation, quand l'évènement

n'en est plus un, il y a toute une dimension de difficultés qui surgissent liées à ce temps d'attente privé d'horizon de sortie.

Quand le transfert est bien installé, cela dit, les choses roulent, tournent, mais sinon, qu'est-ce qu'on fait ? Et je trouve que, déjà cette question, on se la pose dans une séance normale, « en chair et en os », mais sinon, quand ça se répète depuis un an, ça pose véritablement la question : de quoi s'agit-il ? Qu'est-ce qu'on fait avec ces patients ? Les patients qui habitent loin sont maintenant, en ce qui me concerne, tous en séances téléphoniques depuis pratiquement un an. Alors que pour les autres patients, ceux qui sont à Paris, il y a eu à nouveau des séances en chair et en os. Je dis « en chair et en os » parce que je déteste tellement ce terme « en présentiel » en français, et vous, italiens, vous avez la chance d'avoir « *in presentia* », ce qui est quand même beaucoup plus élégant.

Marisa Fiumano : J'ai soutenu une position radicale, justement parce que je crois qu'il faut en parler, même après le covid, je pense que la question va se poser, ce n'est pas la contingence comme tu as souligné, et donc il ne faut pas arriver démuni en ces temps.

2

M L : Mais est-ce que tu distingues les entretiens téléphoniques des visioconférences ?

M F : Ah oui, bien sûr ! J'ai été obligée de travailler par téléphone, c'est difficile de travailler à distance, j'ai travaillé par téléphone, pas par vidéo. Je trouve que l'image, enfin, ça empêche la parole, ça empêche la concentration, mais ça c'est déjà Freud qui l'avait dit, non ?

M L : Oui, mais dans cette image il n'y a pas de regard. Tu ne captes pas mon regard, je ne capte pas ton regard, je vois une image sauf que ...

M F : Oui, c'est autre chose encore. Donc la question qui est posée par Christiane Lacôte, si tu es d'accord, c'est quelle est la différence entre le virtuel et l'imaginaire ? Qu'est-ce que c'est que ce qu'on appelle un imaginaire en réseau ? Ce sont des questions parce que je pense qu'on ne peut pas dire que ... chacun est différent, non.

Je pense qu'il y a des problèmes de structure, tu dis par exemple « la dissymétrie est structurale », oui et non, oui et non parce que, qu'est-ce que ça veut dire « est structurale »? Je pense que c'est facile de liquider la question, de dire « est structurale ».

M L : Il y a forcément deux places, c'est ça que j'ai voulu dire.

M F : Oui, mais comment ?

M L : Quelqu'un qui s'adresse à toi, il t'appelle, il y a une demande quand même, un patient qui t'appelle au téléphone, il y a une demande, il y a forcément deux places. Même s'ils te disent : « Ça va Marisa, je peux te parler ? » Ça ne suffit pas pour faire ...

M F : Il y a une différence de places mais la demande ça tient ... j'ai eu l'expérience récente d'une demande posée par Skype je crois, ou bien par téléphone, par Skype peut-être, parce que je voulais essayer pour voir, mais la chose n'a pas marché. Il y en a plusieurs qui m'ont posé la question parce que la demande va se dissoudre, elle ne tient pas.

Bernard Vandermersch : Il y a beaucoup de demandes qui ne tiennent pas non plus dans cette situation. Cela dit, je voudrais savoir si dans votre expérience vous avez réussi à commencer des psychanalyses où la demande s'est faite d'abord par téléphone, et puis un certain temps par téléphone avant que vous ayez rencontré la personne en chair et en os ? Est-ce qu'il y a des gens qui ont eu cette expérience-là, des psychanalyses qui ont débuté d'abord par téléphone ? Personnellement je n'en ai pas.

M F : Peut-être, je n'ai pas cette expérience. Peut-être qu'il y a quelqu'un qui peut nous dire, non? Ça n'est jamais arrivé?

B V : Parce que si personne n'a réussi, ou si aucune psychanalyse n'a démarré par ces moyens, par le téléphone ou par visioconférence, ça apporte de l'eau au moulin que, il y a là quand même une nécessité que le corps soit engagé en présence pour que quelque chose s'installe.

M F : Moi je pense qu'il faut que le corps soit engagé en présence.

3

B V : Parce que quand la cure a été engagée depuis un certain temps, je crois qu'on a tous eu des surprises d'avancement important de la cure dans des moments où il n'y avait que le téléphone, des choses qui ont vraiment avancé, qui ne s'étaient pas dites, et à la faveur de ce moment où le corps était quand même là, parce que au bout du fil on l'entend quand même un peu.

Je suis tout à fait d'accord par ailleurs avec Martine quand elle met en avant l'importance de la voix et le côté peut-être plus intime de la situation, mais peut-être que, dans certains cas, ça a eu un effet de favoriser l'avancement de la cure.

M L : Oui, je suis d'accord avec toi, c'est dans certains cas, et on le répète tout le temps, c'est une affaire de cas par cas. Qu'il y ait eu ce moment-là, d'avancement de la cure, je l'ai noté aussi pour des patients qui étaient loin et qui venaient une fois tous les mois à Paris par exemple, et qui ont eu des séances toutes les semaines du fait du confinement, tout d'un coup ça a modifié les modalités et leur parole.

Mais qu'on soit amené à se déplacer, c'est comme ça que Marisa a conclu son intervention : se déplacer pour aller dans un lieu, à une adresse, une rue, un numéro, une maison, c'est-à-dire qu'il y a là une manière de symboliser l'analyse par un certain nombre de traits symboliques qui vont donner une place à la parole, qui viennent déterminer un lieu dans l'espace, et ce mouvement-là introduit des scansions, du rythme, la question de la présence-absence, en chair et en os. On réalise bien, par exemple, les éléments techniques dont Freud parlait, quand il parlait de l'attention flottante. Qu'est-ce que ça va être l'attention flottante au téléphone ? C'est plutôt l'inverse, c'est-à-dire l'attention soutenue ! Il fallait s'en méfier disait Freud, de l'attention soutenue, parce que, effectivement, c'est le lieu de tous les malentendus le téléphone. Dans les conversations ordinaires, c'est là où on se comprend encore plus mal que d'habitude. Cette question de l'attention, cette question du silence au téléphone, c'est quoi? C'est de l'absence?

La question du mot d'esprit par exemple, la question de la signification, je crois qu'il

y a à la fois des moments qui permettent, qui donnent un autre statut à la chaîne signifiante et en même temps des forçages du côté de la signification. Je crois que c'est très complexe ce qui se passe d'un patient à l'autre et d'un moment à l'autre. Ça ne correspond peut-être pas à ton expérience.

Maria Belo : Est-ce que je peux dire quelque chose ? D'abord je voudrais dire deux ou trois petites choses très pratiques par rapport à ce qui a été dit par Bernard et par Martine. Marisa Fiumano, j'ai beaucoup aimé ce que tu as dit, même si c'était parfois pas facile, on est quand même en téléconférence, même si c'est parfois difficile de t'entendre parce qu'on ne voit pas ta bouche, ça nous montre par exemple une chose qui est difficile. Mais à part cela, je voudrais dire d'abord que je n'ai jamais pu recevoir qui que ce soit, même pendant les moments de confinement les plus durs chez nous, qui vienne pour la première fois, par téléphone, je le reçois en corps et os, en chair et os, comme dit Martine, c'est-à-dire je ne peux pas recevoir quelqu'un au départ, sans avoir quelques séances de présence.

Par contre j'ai une patiente de plus de vingt ans, qui a fait une analyse pendant cinq ou six ans avec moi, à Lisbonne, elle est brésilienne mais son mari travaille à Lisbonne, elle était à Lisbonne, elle faisait des séances trois fois par semaine. Puis ils sont partis à Londres où ils vivent toujours et on a continué jusqu'à maintenant son analyse par téléphone. Et ça n'a rien à voir avec les analyses que je fais par covid, par téléphone, c'est complètement différent et je ne sais pas pourquoi. Mais ça ne me dérange en rien, au contraire, ça marche, ça fonctionne alors que ce que je fais pendant le covid me

4

dérange, je n'aime pas du tout le travail comme ça. Je travaille, en ce moment je suis en train à nouveau de pouvoir revenir à la présence.

Mais alors ce que je voulais dire c'est autre chose, c'est que, quand on parle de la parole, Marisa Fiumano nous l'a fait très bien, quand on parle de la parole, moi ça me fait toujours penser à la mère et à son bébé. La première chose que la mère fait quand son bébé est né, c'est d'un côté le prendre sur elle, et de l'autre côté lui parler, lui dire des mots, des choses qui ne veulent rien dire de concret, si ce n'est qu'elle l'aime,

qu'elle l'attend etc. Et au fur et à mesure que l'enfant va grandir, pendant les deux premières années, sa parole sert à marquer la distance, c'est-à-dire c'est en parlant que se fait la distance entre nous tous. La parole, en effet, est le symbole de l'union de nos corps ? Nous faisons une union entre nos corps comme ça, nous parlons. Et donc c'est ça qui me fait penser que dans l'analyse, la présence du corps est importante car justement, le fait de ... au Portugal c'est un peu différent, on est trop affectifs, on se touche parfois un petit peu, on se serre la main et même parfois on s'embrasse, mais la parole est là avec la même fonction, la fonction de séparer quelque chose qui pourrait ne pas être séparé. C'est vrai que ça fait aussi la demande comme on a dit ici très justement, mais c'est une demande très ambiguë de, simultanément, d'union et de séparation, et pour ça il faut qu'il y ait du corps, sinon ça n'existe pas, et c'est ça que je trouve qui fait la grande différence entre les séances en présence et les séances par téléphone, par Skype ou par quoi que ce soit. Voilà, il faut du corps.

B V : Oui, en tous cas Il y a une remarque qu'on peut faire, c'est que par téléphone, on ne permet plus aux patients d'arriver en retard à leurs séances, ils sont quasiment tous à l'heure. Alors que dès qu'ils peuvent revenir en présence, on revoit les bonnes habitudes d'arriver en retard, ou en avance, il y a le corps qui se déplace mais pas de la même façon. Je ne sais pas si ça a de l'importance.

M L : Ça a sûrement un petit peu d'importance parce que c'est la question de la temporalité que tu poses là, c'est-à-dire on se donne rendez-vous, on s'y tient, on utilise les moyens du bord du mieux possible. C'est peut-être pour ça qu'on est tous dans ce même bain inédit, mais qui dure, ce bain de covid, de confinement, et qu'on a tous à trouver notre façon de se positionner ; ça c'est extrêmement intéressant, c'est-à-dire que l'épreuve concerne aussi bien l'analyste que le patient et on a la chance d'avoir des moyens techniques et on y va avec ces moyens techniques en ne sachant pas trop ce qu'on fait. Mais si on tient une interrogation, si on n'est pas trop pris dans des *a priori*, ça ouvre effectivement des champs, non pas des champs nouveaux, ça ouvre des modalités différentes à la circulation de la parole parce que, comme Ana Maria l'écrit dans la conversation, ce qui compte c'est que la parole circule, mais pour que la parole circule, il faut tout ce cadre symbolique. Le cadre symbolique ce n'est pas seulement la matérialité du corps, c'est effectivement d'avoir comme référence

ensemble le langage, langage dans lequel chacun dégage sa parole.

Elle est formidable la citation de Michel-Ange que tu nous a trouvée, Marisa, la citation de Michel- Ange : Il faut retirer du marbre pour obtenir le marbre, il faut retirer le langage, comme tu l'as traduit pour obtenir la parole singulière, la subjectivité. C'était aussi souvent la métaphore du jeu d'échec qui avait été utilisée, où on va se débarrasser au fur et à mesure de pièces pour arriver aux signifiants essentiels, aux signifiants maîtres pour un sujet. Mais je trouve que ce que disait Michel-Ange et de l'œuvre d'art, que tu transposes pour faire de chaque analyse une œuvre d'art plus ou moins grande, c'est une très belle métaphore, ça fait plaisir d'avoir des belles métaphores.

M F : Au moins un bel objet artisanal.

5

M L : C'est-à-dire qu'on a tous utilisé les moyens du bord, plus ou moins, mais avec cette curiosité fondamentale, c'est-à-dire comment fait-on ? Je crois que, d'avoir cette position : pas sans curiosité, ça serait, comme ça pour paraphraser Lacan, pas sans curiosité pour la façon dont on va s'engager dans un travail qui n'a rien à voir avec ce qu'on a l'habitude de faire et qui met en lumière justement la question de l'attention, la question du silence, la question de l'interprétation, la question du mot d'esprit, la question du corps, qui fait émerger tous ces points fondamentaux de la cure parce qu'ils ne sont pas là, pas aussi repérables du moins.

M F : Donc je pense qu'il faut souligner que ce n'est pas une question de setting analytique, une question de technique que nous posons, c'est une question de structure. Est-ce que il y a dissymétrie des places si on fait des cours via les plateformes ? Question. Parce que s'il n'y a pas de dissymétrie, on ne peut avoir de demande, on ne peut pas avoir d'adresse etc. Donc il faut répondre ...

M L : Est-ce que c'est, c'est intéressant, est-ce que c'est la dissymétrie d'abord, qui va permettre la demande et l'adresse, ou est-ce que c'est la demande qui vient mettre en place la dissymétrie? C'est bien parce qu'il y a une demande qu'il y a tout de suite deux places. On peut avoir comme tu dis le setting analytique le plus parfait pour

mettre les deux places bien différentes, et puis faire qu'il n'y a pas d'analyse. Il ne suffit pas de s'allonger sur un divan, on le sait bien, pour faire qu'il y ait une analyse. On est là en train de retrouver les conditions de l'analyse et les conditions, je dirais, c'est le trajet que tu nous as fait faire, c'est-à-dire une parole, une parole adressée et qui est reçue, et la capacité de celui qui la reçoit d'en restituer quelque chose, tu as beaucoup insisté sur cette dimension du don, et je crois que ce trajet que tu fais là, il n'a pas besoin de l'organisation du setting *a priori*, il le produit.

M F : Je n'en suis pas sûre.

B V : Sur cette question de la dissymétrie, dans une conversation ordinaire il y a une réciprocité de la dissymétrie, de temps en temps c'est moi qui suis dans la demande, de temps en temps c'est l'autre qui est dans la demande du simple fait qu'il parle, ne serait-ce que la demande d'être entendu. Il y a quand même dans le désir de l'analyste quelque chose qui soutient la dissymétrie, c'est-à-dire que c'est à lui de refuser cette offre de réciprocité, et d'y aller de sa demande à lui. Et ça je pense que c'est indépendant des avatars de la communication. De temps en temps c'est par téléphone, de temps en temps ... manifestement ça a des effets mais je crois que la question du désir de l'analyste elle est indépendante des moyens de communication. Maintenant, il semble que nous avons tous constaté qu'il n'y a pas d'analyse qui se soit mise en route sans la présence du corps de l'analysant dans le cabinet de l'analyste. Il semble, d'après ce qu'on a entendu, que, celles qui étaient en place avant ont continué, quelquefois avec des effets très favorables, quelquefois moins, mais que pour engager une analyse il avait fallu la présence réelle, la présence du corps de l'analysant et de l'analyste.

M F : Donc tu pointes la question du corps, tu fais de la présence la question pivot, disons le terme, pivot de la différence entre un transfert digitalisé disons, et un transfert ...

B V : Il faudrait voir pourquoi ça n'a pas été possible d'engager un travail analytique en dehors de la présence réelle des deux corps. Je crois que c'est parce qu'il y a là quelque chose d'universel, enfin

d'universel, d'un transfert à l'Autre, grand A. Mais il y a aussi la contingence qui fait que c'est avec lui ou avec elle que ça peut se passer et pas avec quelqu'un d'autre, et ça on ne le sait pas, on ne sait pas pourquoi avec cet analyste ça va pouvoir marcher, il y a quelque chose de la présence réelle de l'analyste qui compte. On ne saura peut-être que bien plus tard pourquoi.

JP B : Bon, est-ce qu'il y a d'autres questions dans la salle ?

Mme Y : Ce que je voulais dire, moi, dans la clinique, ce qui m'a beaucoup frappée dans les choses qui, effectivement, n'étaient pas entendues classiquement dans la clinique, et c'est autour de la question de la présence du corps, c'est que beaucoup de patients m'ont parlé, moi, de corps disparus. Alors j'habite en Normandie, au bord de la mer, donc il y a des drames marins. J'ai beaucoup entendu parler des disparus, avec cette surprise dite par les patients comme « c'est marrant, je n'y pensais plus », ou « je n'y pensais pas », mais voilà. Et j'ai été frappée d'entendre beaucoup parler des disparus. Je trouvais que c'était une autre manière de parler du corps. Voilà, c'est une remarque que je me suis faite en travaillant au téléphone.

JP B : Merci. Alors peut-être d'autres questions ?

M F : Moi je voulais poser les questions parce que je pense qu'on sera obligé de se les poser, et surtout on peut pas faire mine que le covid n'a pas mis en évidence quelque chose, un changement de setting, on dit comme ça, qui n'est pas seulement technique, ce n'est pas seulement une question de changement technique. La question du corps, sûrement, c'est très important, c'est central, la question de la dissymétrie des places, si elle passe ou non par ... s'il y a une différence entre la présence ou par téléphone, la question du téléphone, la question de la voix qu'a posée Martine. Je crois qu'il y a plusieurs questions autour desquelles il faut travailler, parce qu'elles sont nouées autour de l'éthique de la psychanalyse, de l'éthos de l'analyste, donc je pense que c'est important.

JP B : Merci Marisa, je crois qu'on va reparler de tout ça. Merci aussi à Martine qui a discuté. Donc à bientôt, on va s'arrêter pour ce soir. À bientôt pour le prochain Grand

Séminaire. Bonne soirée.

Transcription de Dominique Dallemagne Couderc, revue par Martine Lerude

7